

## CHAPITRE I

# ORIENT, ORIGINES

*Sur cette terre moite et chaude si le matin tu jettes un pépin  
d'orange tu retrouves le soir toute une orangerie...*

*(Nazim Hikmet)*

Le poète turc, Nazim Hikmet, décrit Cuba comme un corail reptilien et lumineux sur une mer au vert pastel, un ensemble de baies d'argent, un paradis dans la corbeille caraïbe, sans serpents et miraculeusement fécond<sup>1</sup>. Les peintres naïfs haïtiens ont imaginé les villages des paisibles indiens tainos comme un Eden attardé dans l'abondance des champs généreux et l'exubérance de la flore. Les karayibes étaient certes plus belliqueux mais Cuba pourrait tout de même s'imaginer dans ces tableaux car les deux îles sœurs se ressemblaient quand Christophe Colomb, assourdi par les gazouillis d'oiseaux et ébloui par la somptueuse nature, les visita. L'île d'émeraude est un long crocodile aux yeux d'eau et de pierres selon le poète afro-cubain Nicolas Guillén. Encore de nos jours nous admirons à l'ouest la verdure fertile des champs à l'ombre d'altièrres poussées rocheuses, les *mogotes*, que saluent respectueusement les afro-cubains, l'architecture baroque et classique de La Havane battue par l'écume des vagues salées, les plantations de cannes, de café et de tabac des plaines, leurs hibiscus, bougainvilliers et flamboyants, les fromagers qui défient le ciel et qui furent les arbres sacrés des tainos, les palmiers royaux – caches secrètes de Shango, et les lianes devenues racines des banyans de la Sierra del Escambray au centre, pour découvrir enfin, plus au sud, le sable blanc de l'Oriente, berceau de la famille Castro, et, léchée par la transparence bleutée de

---

1. Nazim Hikmet : *Anthologie poétique*, Temps actuels, Paris, 1982, p. 263.

la mer, Santiago l'africaine, célèbre pour son carnaval. Sur les hauteurs entourant la ville s'annonce la légendaire Sierra Maestra.

Cuba, ou Juana, comme elle fut baptisée le 28 octobre 1492 par le découvreur génois, ne conduisait pas à l'Empire du grand Khan que désiraient atteindre les marchands européens, mais elle devint pour les convois de galions sévillans la route de Veracruz et de Panama, autrement dit du Mexique et du Pérou qui recelaient l'or et l'argent sans lesquels l'Empire du milieu ne daignait commercer avec l'Occident dont les produits étaient encore à ses yeux trop primitifs pour faire l'objet d'un troc avec les biens raffinés qu'offrait la Chine. Vaincre l'aztèque Cuauhtémoc, l'inka Atahualpa, les villes maya ne fut pas une tâche impossible car ces magnifiques civilisations d'astronomes et de mathématiciens, qui construisaient de prodigieuses pyramides dédiées aux divinités du temps, ignoraient les métaux. Les conquistadores les soumirent donc en quelques batailles par l'épée et les armes à feu. La misère rurale et les guerres de religions d'Europe fournirent à l'Occident les soldats de fortune audacieux et cruels que réclamaient ces conquêtes lointaines.

## L'ACCUMULATION PRIMITIVE

Pour coloniser le nouveau monde, les esclaves indiens, victimes d'épidémies venues de l'ancien monde, traqués par des hordes de chiens, massacrés par les soudards, furent remplacés par le bois d'ébène livré aux négriers par des royaumes rémunérés en produits manufacturés d'Europe. La concurrence exercée par ces biens importés tua l'initiative économique créatrice de l'Afrique par ailleurs si cruellement saignée. Ainsi fut sous-développé un continent dont pourtant, à l'époque, l'économie et les empires n'avaient rien à envier à l'Europe<sup>1</sup>. Les pays ibériques furent aussi pris au piège de cette mondialisation sauvage si différente de celle, plus lente, qu'impulsaient chinois et arabes : l'or dont disposaient les espagnols, en partie détourné dès son arrivée à Séville, acheta des produits hollandais et anglais au détriment des entrepreneurs délaissés de la péninsule. En

---

1. Walter Rodney : *How Europe Underdeveloped Africa*, Bogle-l'ouverture, Londres, 1972.

outre l'Espagne dut endiguer l'avance des turcs en Méditerranée, la montée du protestantisme et la puissance française. Tout fut simple au contraire pour l'Angleterre, en tant qu'île et puissance maritime n'importe quel conflit européen devint pour elle une guerre coloniale dont elle tira profit. Peu à peu le nord du vieux continent domina le sud. Enfin, le monde islamique, enfermé dans la Méditerranée et contourné depuis 1498 par les caravelles de Vasco de Gama qui gagnèrent les Indes par l'Afrique, cessa d'être au cœur du commerce mondial, perdit ses revenus douaniers et entra également en récession.

À Cuba l'indien Hatuey conduisit une rébellion en 1511 et fut brûlé vif. Les côtes étaient infestées de pirates à l'affût des galions et Haïti passa aux mains des Français puis, plus tard, à l'occasion d'une attaque de la flotte anglaise, la Jamaïque devint anglaise. Cuba relevait du système de l'exclusive, attaché à l'économie mercantiliste, aussi appelée par Marx l'accumulation primitive : l'île ne pouvait vendre et acheter qu'à l'Espagne qui fixait les prix. Elle devint donc le paradis de la contrebande. En 1762 les anglais l'envahirent, l'occupèrent pendant presque 10 ans et l'impliquèrent dans le commerce triangulaire (biens européens, esclaves africains, produits d'Amérique) dont ils étaient devenus les acteurs les plus puissants. En effet, après les canons vinrent les négriers pour brader leur cargaison de bois d'ébène. Lorsque le traité de Paris remit Cuba à l'Espagne, la belle endormie, tirée de sa longue sieste, était devenue un haut lieu de la traite et des plantations où le fier paysan libre d'Afrique, traîtreusement capturé, vomi du ventre des navires, encore sous le choc de la traversée de l'Atlantique, travaillait sous le fouet. Il apporta à Cuba ses Dieux, ses rythmes et ses danses mais aussi un indomptable désir de liberté dont témoigna la révolte des esclaves du cuivre de 1731. Dans les forêts profondes et les montagnes tourmentées se cachèrent les *cimarrones* fugitifs qui traquaient les *rancheadores*<sup>1</sup>.

Le mercantilisme contribua à l'enrichissement de l'Occident et posa les bases de sa révolution industrielle mais entra en crise à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'esclavagisme et ses funestes effets ne cessèrent pas pour

---

1. Non loin de Cuba, en Jamaïque, Cudjoe et Nanny, d'origine ashanti, créèrent un État d'esclaves marrons qui résistèrent à 5 campagnes des armées esclavagistes. Zumbi régna sur un *quilombo* indépendant au Brésil. Les Rastas et leur prophète, Holwell, se réclament à l'occasion de Cudjoe et de ces formations étatiques.

autant à Cuba et en Amérique car, faute d'une révolution en profondeur menée par des forces mûres pour cette tâche, ils réussirent à imprégner les formes sociales de pays qui avaient pourtant aboli le travail servile et à paralyser leur développement.

## LA CRISE DU MERCANTILISME

L'aristocratie créole supportait de moins en moins la bureaucratie espagnole et faisait ses délices des œuvres des philosophes bourgeois et contestataires des Lumières car déjà l'économie-monde mercantiliste cédait le pas au capitalisme libéral qui frappait à la porte de l'histoire. L'Angleterre, enrichie par l'accumulation primitive, notamment la traite, était en mesure d'accomplir sa révolution industrielle et elle préférait le salarié, payé à la tâche, à l'esclave entretenu, peu créatif mais assoiffé de liberté, rétif et rebelle. D'autre part, les colonies prises dans le système de l'exclusive étouffaient. L'indépendance des États-Unis en 1776 inquiéta certes le pouvoir colonial espagnol, mais la révolution des esclaves haïtiens sous la direction de Toussaint Louverture, le jacobin noir, suivie d'une indépendance conquise par Dessaline contre les armées de Napoléon en 1804, eut pour effet de rapprocher Madrid et La Havane qui craignaient une semblable révolte à Cuba, si bien que l'île, par prudence, ne suivit pas l'épopée des *libertadores* de l'Amérique latine, Miranda, Bolivar, Sucre, San Martin, Artigas, Hidalgo et Morelos. La peur des possédants et des populations blanches face à l'exemple haïtien paralysa donc l'évolution politique de Cuba à qui, en outre, il revint de remplacer Haïti comme premier producteur de l'or blanc, le sucre.

Les juntes qui prirent le pouvoir en Amérique espagnole<sup>1</sup> à la faveur de l'invasion de la péninsule ibérique par Napoléon ne remirent pas leur pouvoir à Madrid et cela d'autant moins que la résistance libérale

---

1. Au Brésil la famille royale portugaise, chassée de Lisbonne par l'armée napoléonienne, jettera elle-même (1822) les bases d'un Empire brésilien qui deviendra une République créée par la colère des planteurs à la suite de l'abolition de l'esclavage en 1888. La résistance au pouvoir central sera très vive : gauchos, bandits d'honneur (Lampiao), Caboclos, Cabanagem et Canudos (communauté largement africaine, messianique et communiste, inspirée par le Conselhiero, massacrée en 1897)...

espagnole ne sut prévaloir contre les conservateurs. Si l'Amérique latine, après de durs combats, accéda effectivement à l'indépendance, elle refusa l'unification bolivarienne progressiste proposée à Panama en 1826 et vit les généraux du Libertador se tailler des états où pendant presque un siècle allaient s'affronter latifundiaires de l'intérieur et compradores des cités portuaires. Ces deux groupes rivaux, conservateurs et libéraux, blancs et rouges, partageaient trop souvent un profond racisme qui les conduisait à déplorer la pollution de leurs « prometteuses » nations par les indiens et les africains. Si l'élite accusait ces races d'être des acteurs passifs et incultes, responsables de l'arriération du continent, il ne faut pas croire pour autant qu'elle leur eût laissé la moindre chance d'être créatifs car les hommes de couleur, esclaves et peones, étaient les victimes exsangues de vampires sans pitié. Mais l'étroitesse des marchés intérieurs ainsi créée empêcha tout développement des nouvelles nations.

En outre, l'Angleterre n'avait pas aidé les Libertadores sans endetter ses protégés, désormais pris à la gorge, et comme elle s'était déjà emparée des Indes (mort et défaite de Tipu Sultan, fils d'Hyder Ali en 1799, écrasement des Cipayes révoltés et des aristocrates comme la Rani de Jansi, Tanta Tiop et Nana Sahib en 1857), de la route de la Chine et du commerce africain tout en conservant des liens économiques avec les 13 colonies rebelles d'Amérique du nord, elle procéda à sa révolution industrielle afin de produire pour les masses humaines de ces immenses régions du monde les biens manufacturés qu'elle sut souvent leur interdire de produire eux-mêmes. En Asie par exemple, les indiens, qui disposaient d'une industrie textile très avancée, furent astreints à des droits de douanes qui condamnèrent à mort leurs entrepreneurs. L'Angleterre devint l'atelier de l'Amérique latine, un financier qui dévorait tout et parfois même un agresseur lors de l'annexion des îles Falkland aux dépens de l'Argentine en 1833, un archipel situé sur la route maritime du Pacifique. Seul le Paraguay, dont on disait que les Jésuites en auraient volontiers fait un royaume guarani, passé sous la coupe du Suprême, Francia, jalousement gardé des influences extérieures, se développa en une nation pluriethnique et économiquement autocentrée, mais en 1870 les banques anglo-saxonnes financèrent une alliance de l'Argentine, de

l'Uruguay et du Brésil qui renvoya, à la suite d'une guerre génocidaire, cette héroïque petite nation au sous-développement.

La question de l'indépendance de Cuba restait donc posée, mais elle était désormais posée à la lumière de l'échec du projet bolivarien. L'œuvre de Jose Marti (1853-1895) fut donc un immense effort intellectuel et politique pour penser un dépassement nationaliste et populaire des impasses de l'étape post-panaméenne. L'abolition de l'esclavage en était la condition incontournable car sans rejet des exclusions racistes et d'un mode de production archaïque, la nation resterait en deçà de la modernité démocratique dont le modèle le plus accompli fut incarné par la Grande Révolution (1789-1794). La vie de labeur servile scandé par les cloches de la plantation et de l'*Ingenio* (la manufacture de sucre), entre les champs et le *trapiche* (le moulin), la résidence du maître et les *barracones* (dortoirs), était mesquine, épuisante et cruelle alors que des signes indubitables montraient la créativité naturelle des esclaves de La Havane où, libérés de ces contraintes, ils partaient en ville, chaque matin, chercher un travail dont ils partageaient la rémunération avec leur maître. L'esclavage enferme la plus grande partie des producteurs dans la répétition qui les dévitalise et barre la route à tout développement créatif.

Ceux qui voulaient se séparer de l'Espagne sans renoncer à cette désastreuse institution regardaient du côté des États-Unis, en espérant une annexion. En effet les sudistes envisageaient la création d'un empire esclavagiste américain et déjà au milieu du siècle une légion de fanatiques menée par un illuminé du nom de Walker avait tenté de conquérir le Nicaragua qui, après une brève occupation, réussit à les jeter à la mer. La victoire du Nord, de Lincoln et de la classe bourgeoise industrielle à la fin de la guerre civile nord-américaine (1861-65), changea la donne à Cuba aux dépens de ce courant politique conservateur et favorable aux sudistes. La route se libérait pour le courant progressiste. Céspedes lança donc en 1868 la première guerre d'indépendance qui dura 10 ans sans résultat décisif, juste suivie d'un bref conflit qui conduisit à l'abolition de l'esclavage en 1886, 6 ans après l'abolition de la traite. L'ouest de l'île, doté de grandes exploitations esclavagistes, hanté par le cauchemar haïtien, fut plus partagé que l'est, où l'esclavage était moins développé, et qui, en conséquence, s'engagea sans arrière-pensées dans le combat.

La participation des cubains d'origine africaine aux armées indépendantistes des *mambises* (les scélérats) fut exemplaire et leurs charges à la machette sont restées légendaires. Enfin Marti, fondateur du Parti Révolutionnaire Cubain en 1892, et les généraux Gomez et Maceo, ce dernier surnommé le titan de bronze, relancèrent le combat en 1895. *L'appel de Montecristi* rassembla les meilleurs fils de l'île qui devait alors compter un million et demi d'habitants dont 300 000 Afro-cubains.

Mais à cette époque la dualité colonisateur / colonisé prenait un tour nouveau. Les révolutions industrielles (1770-1870) anglaise, belge, française puis allemande et italienne donnèrent chacune, dans un premier temps, la priorité à leur marché et créèrent un État national cohérent : une langue, un peuple, un cadre légal unifié, des institutions démocratiques, une mise à l'écart des particularismes. Les empires tentèrent de suivre ce modèle (Autriche-Hongrie, Russie, Turquie). En tout cas cette étape fut profondément nationale mais dès 1870-1880 l'impérialisme revint en force. Si nous n'accordons pas un peu d'attention à cette particularité de l'époque, il nous sera difficile de comprendre ce que fut le Cuba d'Angel Castro, père de Fidel, et comment cet homme réussit à s'enrichir, impossible aussi de comprendre le cadre dans lequel grandit son fils.

## DU LIBÉRALISME À L'IMPÉRIALISME

La succession de révolutions industrielles européennes entraîna un engorgement de biens sur les marchés. Pour surmonter cette grave crise de surproduction, les entreprises, avec l'aide des puissances bancaires, s'organisèrent en cartels ou monopoles jouissant de moyens accrus et d'un plus large accès aux marchés. Ils transformèrent techniques et sources d'énergie (pétrole, électricité) pour bénéficier de meilleurs coûts de production. En même temps ces géants, désormais à l'étroit dans leurs frontières, relancèrent les politiques coloniales pour conquérir matières premières lointaines et marchés captifs.

Les miettes des profits impérialistes furent utilisées pour proposer aux travailleurs une nouvelle dispensation afin de séduire une aristocratie ouvrière prête à jouer le jeu d'un capitalisme plus social. Elle

s'allia aux intellectuels des partis socio-démocrates qui avaient succédé à l'écrasement de l'expérience révolutionnaire et autogestionnaire de la Commune de Paris (1870-1871). Ces socialismes, de plus en plus bureaucratiques et positivistes, affichaient leurs espoirs réformistes, leur légalisme, une réelle confiance en la démocratie représentative et même leur nationalisme. Mais les socio-démocrates n'étaient pas seuls sur ce terrain : en Angleterre Chamberlain voulait concilier empire colonial et gestion sociale généreuse des villes, en France Jules Ferry fut à la fois le créateur de l'école républicaine et de l'Empire.

La période libérale centrée sur le développement industriel national, avait favorisé un certain renouveau modernisateur dans diverses régions du monde, notamment l'Afrique, enfin libérée du fardeau de la traite qui avait paralysé son développement : empire zoulou de Tchaka, État sotho de Moeshoeshoe doté d'une monarchie constitutionnelle, sultanat de Sokoto (1800), modernisme de Mehemet Ali en Égypte (guerres contre l'Empire turc et les wahabites), missions anti-esclavagistes de Sierra Leone (1814), espoirs soulevés par l'esprit novateur d'Abd el Kader en Algérie, grand résistant à la colonisation française (1830-1847), mouvement tijani de El Hadj Omar au Sahel (1854), réformes économiques malgaches, essor du Mahdi au Soudan (1881), conquête du Kanem-Borno et de ses voisins par l'aventurier Rabah en témoignent ainsi que les victoires ashanti (Ghana) contre les Anglais, les résistances xhosa (Afrique du Sud), la guérilla de Morenga en Namibie (1904-1907), les batailles d'Isandhlwana où les zoulou vainquirent les Anglais (1879) et d'Adoua où l'Éthiopie vainquit l'Italie (1896)...

Mais l'ère impérialiste allait étouffer les pays qui n'étaient pas encore entré dans l'ère industrielle. Au nom du libre-échange, les guerres de l'opium avaient déjà humilié la Chine, obligée de livrer sa population aux marchands anglais de drogues cultivées en Inde (1841), mais la fin de siècle vit l'Occident dépecer en concessions le vieil Empire, en outre ébranlé par les révoltes populaires des Tai Ping (1851) et des Boxers (1900). La France soumettait l'Indochine (Cambodge et Sud Vietnam en 1867, Nord Vietnam en 1882, Laos en 1893). L'Angleterre, déjà maîtresse des détroits de Malaisie, se saisissait de la Birmanie (1886). La Russie avançait en Asie centrale (Sibérie et Pacifique en 1860, Caucase en 1864,